

LES FEMMES

Entre Amour et choix de société

Editorial

L'incident autour du viol de l'étudiante en Novembre 2012 à Delhi a fait la une des journaux du monde entier, fait couler beaucoup d'encre dans les médias indiens et provoqué des sueurs froides chez les manifestants dans les rues de Delhi.

Parmi les manifestants, certains revendiquaient la castration chimique, la peine de mort pour les coupables, d'autres prétextant la provocation des femmes à l'encontre des hommes, proposaient des habits supplémentaires pour recouvrir encore plus le corps des femmes de foulards et – ou de vestes, plus de sécurité de la police pour les femmes dans les lieux de travail, d'étude, plus de séparation dans les moyens de transports, plus de restrictions et de contrôle des temps de loisirs des femmes et enfin une redéfinition des valeurs culturelles ou des valeurs tout court, le tout en référence au passé lointain indien fait d'un mélange d'histoires et de légendes.

Pendant ce même temps, l'ampleur et le poids de ces manifestations qui s'étalaient sur plusieurs jours n'empêchaient pas des femmes de se faire agresser ailleurs en Inde. La violence appelait la violence. Le cycle de la violence sous de multiples formes dévorait les espaces de liberté, les droits acquis, le droit à la différence, laissant derrière lui la peur. La peur : un marché, pour s'enrichir, une aubaine pour maintenir des concitoyens dépendants. S'en emparent les habiles politiciens, les marchands de canon, les conservateurs, les religieux, les mafieux.



Au bon milieu de tout ce brouhaha, je lis dans la presse un article d'une indienne dont voici les points les forts ; « *Non je ne suis pas choquée, je regrette bien évidemment ce qui est arrivé, mais l'incident s'inscrit dans la logique du système en place, c'est donc une conséquence du système qu'il faut accepter.* »

Ma réflexion sur cet article me fait revenir en arrière. Je suis avec mes collègues au bureau d'INDP et nous finissons un déjeuner de travail. Je me mets à la vaisselle, mon collègue est à mes côtés, me parle sans prêter attention à ce que je fais et poursuit en disant « *Vous voyez, je suis là à vous regarder faire et l'idée de vous aider ne me vient pas à l'esprit. Savez-vous qu'à la maison, ma mère et mes trois sœurs, petites et grandes, ne me laissent jamais faire aucune tâche ménagère et parfois quand je m'y attèle par hasard elles se jettent sur moi pour m'en empêcher ?* ». Je termine seul la vaisselle.

POLITIQUE

- LES SUITES DE DELHI

SOCIAL

- QU'EN EST-IL DE LA SEXUALITÉ EN INDE ?

INTERNATIONAL

- TEMOIGNAGES ET PROPOS

CULTURE

- « TOUCHÉ PAR LES INTOUCHABLES ».
- « POUNITHA ; LES COURS S'ARRÊTENT LÀ ».

S'en suit une image qui se profile devant mes yeux. Deux enfants : un garçon et une fille reçoivent une même éducation qui leur inculque ses valeurs, ses comportements, son mode de pensée, ses réflexes, bref tout un système, en faisant du garçon le dominateur et le futur bourreau et de la fille la dominée, la future victime. Ni l'un, ni l'autre à cet âge en ont décidé de la sorte, cela leur est imposé, ils subissent cette éducation et s'apprennent à jouer dans leur vie les rôles qu'on leur a dictés.

Ils joueront leurs rôles sous l'œil vigilant et protecteur de leurs parents, de leurs professeurs, confesseurs, et sous la garde de la société qui leur reprochera tout faux pas avant de les remettre sur le droit chemin. Ils perpétueront et renforceront ainsi le système en place.

Le système avec ses valeurs et ses règles peut varier d'un pays à un autre, d'une culture à une autre.

Le choix est possible entre ces systèmes : système conservateur, libéral, système féodal, patriarcal, matriarcal. Le tout est donc de choisir. Choisir pour soi, sa personne, ses intérêts, ses privilèges ou pour l'ensemble des êtres humains sans faire de différence entre les sexes, les classes, les castes en faisant passer au dessus les valeurs égalitaires.



Choisir pour dominer, détruire, être en compétition sur tout ou choisir pour partager et s'aider. Choisir pour multiplier les fossés, les zones de conflit et de violence ou choisir l'équilibre, l'harmonie et la solidarité.

Il faut donc choisir, bien choisir. Nous sommes libres de nos choix. Mais une fois le choix fait, il faut accepter les conséquences de notre choix, les conséquences du système que nous avons mis en place.

Le système patriarcal par exemple s'érige par définition en opposition aux droits des femmes. N'est - il pas contradictoire et illusoire d'attendre de lui une égalité des sexes ? Autre exemple, comment s'attendre à une justice sociale, à un pays non violent et un monde de paix quand le système libéral nous pousse à la compétition dès la tendre enfance, à faire passer les marchandises avant les êtres humains, à écraser l'autre pour parvenir à se hisser au dessus de la mêlée et ce en justifiant la violence pour y arriver ?

Comment s'attendre à une tolérance, à une ouverture d'esprit, à l'interculturalité quand le système en place nous prive de l'éducation de base, de l'apprentissage de notre histoire et donc de nos racines, de notre passé, quand il nous interdit toute interprétation, toute lecture et analyse personnelle ; quand il nous confisque notre liberté à penser et de décider et nous impose une vision falsifiée ou partielle des réalités ?

Aussi après avoir toléré et enseigné les règles du système patriarcal, notons en passant le rôle quasi primordial des femmes dans la transmission de ces enseignements, pourquoi demander aux hommes de faire autrement que celui de dominer les femmes ? L'homme qui a été formé aux règles de ce système ne passe t-il pas tout simplement de la théorie à la pratique ? Alors pourquoi lui en vouloir ?

Mais par contre, si nous aspirons pour une égalité entre les sexes, il faut opter pour un système autre, un système dont les valeurs épouseront cette fois ci nos aspirations.

L'Inde prône et garantit par sa constitution à l'ensemble de ses citoyens sans aucune discrimination, la Liberté, l'Égalité,

la Fraternité de ce fait la Paix et une qualité de vie, la Justice sociale pour réparer les torts, les manques ou encore les dérives.

Ces valeurs sont primordiales, nobles, fondamentales et méritent d'être défendues. Il ne s'agit pas seulement de les vouloir sur le papier, mais de les inscrire dans le quotidien, de les pratiquer en veillant à toute forme de dérives insidieuses, invisibles.

Combien de femmes violées, torturées, bafouées, combien de familles de victimes décédées attendent, faute de soutien et de solidarité depuis des lustres que justice soit rendue ?

La vigilance est nécessaire non seulement lors des grandes manifestations médiatiques comme celles de Delhi, qui sont faciles je dirais, parce que l'on est porté euphoriquement par la foule, mais au quotidien, quand on est seul ou une poignée de personnes, quand tout débute. Ce sera certes plus ardu, mais il faut le faire avec conviction et courage pour que les valeurs s'enracinent définitivement un peu partout.

Cette nécessité, ce devoir, dépasse la responsabilité des citoyens indiens. Attirés par l'Inde, de nombreuses institutions et de personnes individuelles s'installent pour tisser des relations diverses avec elle. Il est aussi de leur responsabilité de ne pas violer ces valeurs pour satisfaire leurs intérêts propres, matériels et financiers mais aussi de favoriser l'émergence des valeurs universelles. Car ces dernières pourront rapprocher les peuples dans une paix durable.

Pour INDP
Augustin Brutus Jaykumar



Nous avons décidé de faire une compilation d'articles parues dans la presse indienne sur des aspects inconnus du public mais qui pourtant nous permettent de comprendre le contexte afin d'imaginer des solutions adaptées aux problèmes.

Synthèses et traductions des articles du « Hindu » et des études parues dans « India Today » par Alexandra CALAME, volontaire à INDP, Janvier 2013.

Les suites de Delhi

Le viol, la honte et la malédiction du patriarcat

Il est intéressant de constater que les violeurs du bus de Delhi ne semblent regretter leur acte que par la peine qui leur est infligée. Ces criminels n'éprouvent pas de honte. Ragini Nayak pose une question : « Est-ce que tous les hommes qui sifflent les femmes, les touchent à leur insu, les harcèlent et les violent ressentent parfois de la honte ? La réponse est non ». Le sentiment de honte se prête beaucoup plus facilement aux femmes elles-mêmes, lorsque celles-ci désirent divorcer, se marier sans l'accord de leur famille, lorsqu'elles refusent de couvrir leur corps ou leur visage, ou qu'elles réclament un droit de propriété auprès de leur famille.

De plus, les femmes doivent porter la honte de l'acte de viol commis contre elles. Le viol représente « un outil de la société patriarcale utilisé contre les femmes, pour limiter leur autonomie, leur mobilité et la liberté de leurs choix ». La famille abrite la société patriarcale. Les structures de pouvoir de la société sont exercées au sein du cercle familial, où les membres sont confinés dans des catégories liées au genre, assurant la bonne continuité de la société patriarcale. Les filles doivent être dociles, les hommes doivent diriger. Lorsque les femmes ne jouent pas ce rôle, cela suscite de la violence. Et la punition la plus humiliante pour une femme est bien le viol. Le violeur du bus de Delhi l'a lui-même confirmé : « *c'était la résistance de la victime qui l'avait le plus énervé. Comment osait-elle se défendre ?* »

Les changements d'un régime patriarcal doivent s'opérer au sein de la famille, lorsque les parents apprendront à leurs enfants à respecter les femmes, lorsque la société aidera réellement les victimes, lorsque les rôles des genres ne seront plus sclérosés, et que la femme ne sera plus perçue comme appartenant à la sphère du foyer uniquement.

RaginiNayak, *The Hindu*, le 20 janvier 2013

Surmonter la peur du crépuscule

Les femmes ont depuis de nombreuses années respecté un couvre-feu implicite, celui du coucher du soleil. Les femmes devaient y obéir sans y réfléchir. Le viol de Delhi fait écho à ce couvre-feu et pose la question de l'égalité de l'accès aux espaces publics. « Il a révélé non seulement l'inégalité des genres mais aussi des classes ». Les femmes dépendantes des transports en commun

n'ont pas d'autre choix de transport. Les femmes de la classe moyenne parviennent de plus en plus à bénéficier de moyens de transport privés (voiture, taxi). La mobilité des femmes dans la société implique « la mobilité physique qui permet d'aller d'un endroit à un autre ». Pour que les moyens de transports soient plus sûrs pour les femmes, il est nécessaire qu'un plus grand nombre décide d'emprunter ces transports : cette initiative fait appel à la solidarité des classes.

Les valeurs patriarcales sont renforcées de manière implicite par ce couvre-feu, qui dissuade les femmes de prendre les transports publics la nuit, ce qui implique des restrictions au niveau de leur liberté, plaisir et ascension au sein de la société. Ceci a été confirmé par un policier « qui a suggéré aux femmes de ne pas prendre les transports publics la nuit et que si elles le faisaient, elle devaient avoir une bombe au poivre pour se défendre contre d'éventuels criminels ».

Ravinder Kaur *The Hindu*, 4 janvier 2013

Les attaques contre les Dalits devraient faire l'objet d'enquêtes.

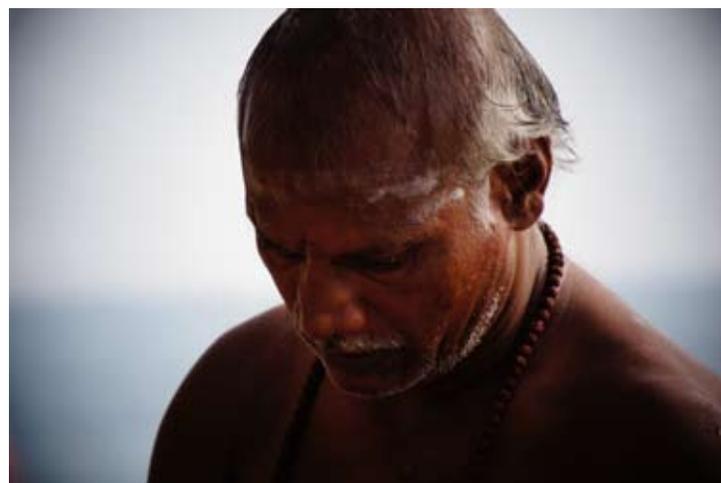
Un groupe armé de la caste indoue est rentré dans un petit village de Dalits et a attaqué ses résidents, a détruit les motos, et d'autres biens matériels dans les maisons. Ces jeunes étaient à la recherche de jeunes hommes dalits, mais ceux-ci n'étaient pas présents dans le village ; ils se sont donc vengés et ont blessé les femmes et les enfants. Ce genre d'attaque se fait régulièrement dans le cas de mariages inter-castes, et également par rage contre les Dalits, qui de plus en plus arrivent à trouver des emplois dans des usines, et ne sont plus dépendants de leur caste supérieure, pour les travaux d'agriculture par exemple.

C. Jaisankar, *The Hindu*, le 17 décembre 2012

Le Parlement et le Patriarcat.

Le parlement se doit de passer la "Women's Reservation Bill", en réponse aux nombreuses manifestations de ces dernières semaines.

Le projet de loi propose d'avoir au moins 181 femmes (33%) membres du parlement au *Lok Sabha* dans le but « d'honorer la citoyenne inconnue ».



Cette réforme est un excellent moyen d'encourager une plus forte mobilisation des femmes. Les racines du patriarcat se trouvent dans l'assemblée constituante, formée principalement par des hommes, qui prit place entre décembre 46 et décembre 49. « La constitution indienne se démarqua des modèles occidentaux et indiens, à travers deux mesures fondamentales ». La première instaura une politique de discrimination positive pour les groupes discriminés. (15% des sièges législatifs et du gouvernement réservés aux Dalits et 7,5% réservés aux tribaux). La seconde mesure fut le droit de vote accordé sans aucune phase intermédiaire aux femmes âgées de 21 ans et plus. Alors que les pratiques sociales de l'hindouisme ancrèrent les discriminations envers les ex-Intouchables et les Adivasis, la relégation des femmes en tant qu'êtres inférieurs étaient enracinées dans l'hindouisme et dans l'islam.

« Cependant, la seconde mesure n'attira peut-être pas la même attention que la première ». Une chose encore plus difficile fut entreprise : « il fallait abolir les lois traditionnelles religieuses interdisant aux femmes de choisir leur partenaire, de divorcer, ou d'hériter d'une propriété ». Le projet de loi ne put être accepté par l'assemblée, car des manifestants en dehors du parlement protestèrent contre ce projet qui « portait atteinte à la société hindoue ». La réforme fut finalement acceptée mais uniquement pour les hindous et non pour les musulmans. Trente ans plus tard, alors que ce projet de loi fut reposé pour la communauté musulmane, le congrès ne réussit pas à calmer les réactions des mullas. Un projet de loi totalement opposé à celui de départ fut proposé. Malgré l'activisme de nombreux musulmans qui étaient contre ce projet de loi, celui-ci fut adopté à fit reculer la condition des femmes de dizaine d'années et augmenta la violence entre hindous et musulmans. Pour cette troisième occasion, les parlementaires n'ont pas réussi à faire le bon choix. La quatrième occasion sera l'objet de la Women's Reservation Bill. « L'abolition de l'intouchabilité et les réformes du régime patriarcal étaient bien en avance sur l'opinion publique ». A présent, le projet de loi n'est pas en avance sur l'opinion publique : les manifestations le démontrent. Les femmes doivent être mieux représentées au sein du parlement.

Ramachandra Guha, « *The Hindu*, le 31 décembre 2012

Le viol et nos politiciens

Six personnes candidates en 2009 pour former Lok Sabha ont affirmé avoir été accusées de viol. Elles sont membres du Parti Communiste de Rashtravadi, du Parti RPP, du Parti BahujanSamaj, du Jharkhand MuktiMorcha, et deux d'entre elles venaient de partis indépendants.

source : Individual affidavits/association for DemocraticReforms) *Outlook*, 14 janvier 2013

Il ne faut pas offrir de sièges aux candidats avec un casier judiciaire.

27 candidats ayant remporté les élections au Parlement affirment avoir été accusés de viol. Il est par conséquent demandé que

« les candidats avec un casier judiciaire non-vierge soient privés de participer aux élections ».

GauravVivekBhatnaga. *The Hindu*, 21 décembre 2013.

Sortir l'agression de la masculinité

Dans quelle mesure la masculinité s'inscrit dans une dimension sociale de la société ? Comment un homme apprend-il à devenir un homme ? La masculinité n'est pas seulement perçue comme étant complémentaire à la féminité, mais se situe également en rapport à la masculinité elle-même : « il y a de multiples façons d'être un homme, mais certains modes de masculinité agressifs deviennent dominants ».

Les notions de construction de la masculinité sont très présentes dans les films, dans la publicité et dans les livres. Ces messages véhiculés par les médias « si vous achetez ce scooter, vous serez un vrai homme », expriment de manière implicite que d'autres modèles alternatifs de la masculinité existent et privilégient un modèle d'homme stéréotypé.

La masculinité en Inde s'est également forgée en réaction au colonialisme : « le nationalisme indien a encouragé une notion profondément masculine de la modernité ». Si les colons suggéraient que les indiens n'étaient pas assez masculins pour vivre leur indépendance, le mouvement nationaliste, en réaction à ce message implicite, a contribué à accentuer les tendances régressives de la masculinité au niveau des institutions sociales. La sphère privée est très fortement associée à la femme, alors que la sphère publique est liée à l'homme. Par exemple, « les médias décrivent souvent les femmes publiques (les parlementaires) en décrivant leurs habits, le nombre de leurs enfants » ce qui montre de manière implicite que leurs identités continuent à être définies par des institutions publiques ayant une identité masculine. Cette identité masculine se ressent à travers les réactions au sujet des viols en Inde : souvent, on pense que le comportement de la victime était « inapproprié ». On blâme une tenue, à l'heure à laquelle la dite victime osait se promener, dans un espace public.



Les hommes bénéficient de privilèges au sein de la famille, les fils sentent le devoir de perpétuer la hiérarchie des genres, et « c'est ici que se trouve le cœur de la violence des hommes envers les femmes ». Par exemple, il serait intéressant de voir « pourquoi un nombre si important de femmes a décidé de célébrer le Karva-Chauth festival » où les femmes vénèrent leurs maris et fiancés, et jeûnent en leur honneur, pour leur longévité et bonne santé.

Sanjay Srivastava *The Hindu*, 3 janvier 2013

Le violeur dans le miroir.

Le culte de la violence envers les femmes « fait partie du culte de la masculinité, tout comme le sport, l'alcool et les bagarres ». Il est néanmoins nécessaire de rappeler que le viol « est quelque chose que les hommes font, le viol n'est pas ce qu'ils sont ». Certains facteurs doivent être observés pour comprendre cette violence. Premièrement, le développement économique dans les villes « a produit une masse de jeunes hommes sans but ». 58% des violeurs en 2010 étaient âgés entre 18 et 30 ans.

De nombreux parents (provenant souvent du domaine de l'agriculture) ont immigré dans les villes, se sont battus pour financer de bonnes études à leurs garçons. Cependant, l'économie offre principalement des postes qui ne correspondent pas à leurs qualifications. Les fils se sentent souvent impuissants devant les trop grandes attentes de leur famille.

De plus, l'absence d'espaces publics disponibles contribue à générer cette violence. Hormis les cinémas qui sont souvent trop chers, les jeunes sont contraints de rester dans la rue, « où ils peuvent jouer aux adultes, par le biais de la violence ». L'accès aux théâtres, au sport, à la musique devient de plus en plus restreint. De plus, de nombreux jeunes hommes dans les villes grandissent sans père, avec une mère travaillant toutes la journée. Des études montrent que la plupart des violeurs ont été eux-mêmes négligés et ont subi la violence.

Et enfin, il ne faut pas oublier la « crise de la sexualité ». Dans certaines couches de la société, la sexualité se modernise : « une culture que ces jeunes hommes peuvent voir à la télévision ou dans les espaces publics, mais dont ils sont exclus ». Par conséquent, pour certains hommes, l'indépendance des femmes crée des frustrations et de la violence. Pour beaucoup d'hommes, le viol « donne une illusion de puissance ». La violence exprimée dans le viol est cultivée à tous les niveaux de la société où « la violence n'est pas une aberration ; elle est le lien qui unit ».

Par exemple, en 2007, on apprend que 68,99% des hommes rapporte avoir souffert d'agressions physiques. Un enfant sur 12 a subi des abus sexuels. « La moitié des Indiens est victime de maltraitance avant de devenir adulte ». 59% des enfants n'allant pas à l'école font référence au domicile comme étant la source de violence. 65% des enfants scolarisés ont été tapés par leurs professeurs. Lors d'une enquête par Deepti Pagare, il est démontré que la plupart des jeunes garçons (76,7%) a subi des violences, et dans plus de la moitié des cas, la violence provient des pères.

Praveen Swami, « *The Hindu*, le 11 janvier 2013.

Le viol et la masculinité indienne en crise.

Alors que des femmes affirment leur identité et leur indépendance, les hommes réagissent avec violence. Pourquoi toute cette violence envers les femmes augmente, et pourquoi est-elle si bien tolérée ?

« Alors que des femmes entrent dans le monde du travail et les espaces publics, leur audace et leur confiance semblent déclencher un sentiment d'insécurité dans une société que les hommes sont habitués à diriger ».

Nous devons nous demander pourquoi de si nombreux jeunes hommes commettent des viols en bande. « Est-ce la vue d'une jeune femme intelligente et indépendante qui provoque une impression de désorientation chez l'homme ? » Depuis quelques années, les femmes affirment leur « subjectivité et leur identité » en opposition à celle de l'épouse ou de la mère. Le fait qu'elles puissent accéder à des sphères réservées aux hommes remet en question la supériorité de ceux-ci accordée au sein de la société. L'idée qu'une femme puisse être un sujet humain totalement indépendant est un concept difficile à accepter dans les mentalités indiennes.

Même la Commission Nationale contre les violences envers les femmes continue de les décrire comme étant des « objets vulnérables ».

Il n'est pas question de parler de plus de protection pour les femmes mais « d'éducation ». Alors que les familles préfèrent avoir des fils, une fille est automatiquement perçue comme étant un fardeau. Par conséquent, « lorsque les femmes n'exposent pas leur vulnérabilité-et ne font pas appel à la protection virile des hommes – un sentiment d'émasculation et de mécontentement s'ensuit ».

Nous devons soutenir l'égalité des femmes d'une manière qui ne sera pas perçue comme étant menaçante. « Ceci fait appel à une responsabilisation des parents et à la société qui doivent refuser d'endoctriner les fils avec un sentiment de supériorité et de privilège ». Nous avons également besoin de l'activisme des hommes auprès des femmes.

Ratna Kapur, *The Hindu*, 19 décembre 2012

Manifester, même au-delà

« Il y a quatre façons de passer de la manifestation au changement ». Premièrement, il faut admettre que les lois ne sont pas suffisantes pour faire évoluer les esprits. Par exemple, l'intouchabilité a été abolie mais est toujours cause de discriminations. Chaque citoyen



est responsable de faire évoluer les esprits. Deuxièmement, il faut prendre en compte que chacun de nous porte les violences de cette société. Il ne faut pas « externaliser » les ennemis, car nous faisons partie de la culture. Troisièmement, il faut prendre en compte « les cinq forces » qui influencent les Indiens : « les groupes religieux, Bollywood, les médias, les politiques et le judiciaire ». Ces cinq forces doivent s'unir pour protéger les droits des femmes.

SatheeshNamasivayam *The Hindu*, le 6 janvier 2013

La redécouverte de la contestation

Vaishna Roy mentionne que le progrès le plus important depuis le viol de Dehli est la « solidification du désir et la redécouverte de la contestation publique ». Les indiens avaient la réputation d'être très passifs en la matière, voire même indifférents. « L'absence de réel engagement de la part des citoyens a contribué à diminuer la qualité des nos institutions démocratiques ». La classe moyenne était présente lors des manifestations, « elle désire finalement se salir les mains », et a brisé la ségrégation des classes. « Ceci est le rôle de la société civile dans une démocratie adulte : mettre la pression sur le gouvernement pour obtenir des actions positives ».

Vaishna Roy, *The Hindu*, 4 janvier 2013

Transformer la colère en espoir

Suite au drame de Dehli, les politiques ont émis des remarques grossières au sujet de la victime : que faisait-elle avec ce garçon à cette heure-ci ? Pourquoi avait-elle choisi de monter dans ce bus ?

Les femmes victimes de viol sont aussi décrites comme étant des « zindalaash » ce qui veut dire « des cadavres en vie ». Les femmes qui manifestent dans la rue se sont révoltées contre cette

référence et devant l'apathie des politiques. Certains comités ont rédigé des rapports en l'honneur de la victime, qui suggère d'autres manières de considérer cet acte horrible.

Le Verma Committee place ces crimes dans le cadre de la constitution indienne, en considérant le viol comme étant « une violation monstrueuse du droit de vivre avec dignité ». Ce qui est particulièrement « émouvant » est que ce rapport place l'autonomie sexuelle des femmes au centre de son argumentation. Il est également important de reconsidérer le viol comme étant un acte violent contre l'intégrité du corps de la victime plutôt que de l'aborder comme étant un crime commis pour salir l'honneur. Pour la première fois dans l'histoire, le comité demande que les viols commis par l'armée soient jugés au même titre que les autres viols.

Celui-ci a décidé de prendre en compte plusieurs groupes persécutés par le régime patriarcal : les enfants, les femmes, les lesbiennes, les gays, les transgenres, les bisexuels, ce qui était encore très rare en Inde.

ArvindNarain, *The Hindu*, le 25 janvier 2013

Avortements de fœtus féminins, égalités des sexes dans l'éducation

Un nouveau cours sur les droits de l'homme et sur les études de genre est en train d'être mis en place à l'école secondaire. Ces cours ont pour but de rendre les étudiants conscients de la manière dont les comportements humains sont façonnés : par une dimension biologique et par une dimension culturelle. Les étudiants pourront « réfléchir aux stéréotypes liés aux genres, et au sexisme qui est une forme de discrimination, découlant de ces mêmes stéréotypes ». Les thèmes de l'avortement du fœtus féminin, du mariage forcé et du sexisme seront abordés. Une introduction sur les droits de l'homme et sur la constitution indienne sera mise en lien avec ces thèmes ».

AartiDhar *The Hindu*, le 3 janvier 2013

Qu'en est-il de la sexualité en Inde ?

Les propos de cet article ont été traduits et tirés du India Today. Le 10 décembre 2012, le magazine indien publie les résultats d'une enquête menée dans 16 villes indiennes sur 2623 femmes et 2623 hommes, âgés entre 15 et 50 ans, mariés et célibataires. On demandait aux hommes de répondre dans la rue à un questionnaire portant sur leur sexualité, alors que les femmes répondaient à ce même questionnaire dans des bureaux.

Cette enquête a été réalisée dans quatre grandes villes indiennes (Dehli, Mumbai, Kolkata et Chennai) et dans 12 petites villes (Hisar, Moradabad, Kota, Kolhapur, Jamnagar, Ratlam, Salem, Kottayam, Guntur, Asansol, Baleshwar et Aizawl). Elle place un point de repère sur 10 ans de vie sexuelle des indiens et montre comme point central l'évolution de la sexualité dans les petites villes. Celle-



ci met fin aux préjugés selon lesquels la sexualité y serait abordée de manière très conservatrice et prude. L'enquête révèle un désir commun, qui est exprimé de manière ambiguë : on désire tomber amoureux, flirter et avoir un petit copain ou une petite copine avant le mariage.

Qu'attendent les indiens de leur partenaire ?

La maturité et l'ouverture d'esprit apparaissent en premier dans les résultats, alors que l'attraction sexuelle a beaucoup moins d'importance, ce qui démontre que les indiens préfèrent la rationalité à l'émotionnel. 37% des femmes recherchent l'intelligence chez l'homme plutôt que l'attraction sexuelle. Cependant, les pratiques ne semblent pas toujours confirmer cet idéal.

L'imagination surpasse les opportunités dans certaines petites villes indiennes.

Nous apprenons que dans les petites villes, les rendez-vous galants sont beaucoup plus rares que dans les grandes villes, car les espaces publics n'y sont pas favorables. Ceci pourrait changer avec la création de nouveaux centres commerciaux, de cinémas multiplex, de parcs etc. Les couples pourraient s'y promener sans avoir peur d'être harcelés. Cependant, dans la petite ville de Kota, la moitié des personnes interrogées avoue avoir été à un rendez-vous galant. Un haut pourcentage de jeunes vit dans cette ville, ce qui pourrait expliquer ce résultat, car Kota est réputée pour la formation de nombreux cadres. On peut donc tirer un parallèle entre désir de succès professionnel et de sexualité moderne.

En Inde, le baiser est censuré, car il est associé à un mode de vie occidental et moderne. Les films indiens ont cependant créés de nombreux subterfuges pour le suggérer sans le montrer.

Néanmoins, ce refus du baiser semble avoir changé, de manière plus drastique dans les petites villes que dans les grandes villes : un haut pourcentage de personnes interrogées (89% à Kota) avoue avoir embrassé, et y attache une valeur émotionnelle. Ceci implique une nouvelle manière d'exprimer son affection, et exprime le désir de pouvoir de décision quant à son partenaire et ses propres envies.



Le mariage

Malgré ces changements, les petites villes demeurent ancrées dans la tradition. Le professeur en sociologie Sanjay Srivastava mentionne dans son article *La réalité décourage les fantasmes* : « Malgré le changement dans notre imaginaire, nos actions sont encore limitées par le monde réel dans lequel nous vivons ».

Une majorité de personnes interrogées répondent qu'elles n'ont connu qu'un seul partenaire sexuel, et que celui-ci est le partenaire idéal. De plus, une accablante majorité de personnes reportent avoir été vierges au moment de leur mariage et refusent l'idée de cohabiter hors mariage. Alors que les rendez-vous galants sont désirés et souhaités, le sexe avant le mariage n'est que très peu accepté. L'enquête révèle donc que l'importance du mariage demeure intacte.

64% des personnes interrogées lors de l'enquête pense qu'il n'est pas tolérable de cohabiter sans être marié.

86% des familles de Mumbai ne parlent pas ouvertement de sexe avec leurs enfants.

Cependant, elle révèle aussi de nombreux paradoxes.

La petite ville de Kota rapporte 22% de relations extra-conjugales consensuelles. Aussi, dans certaines petites villes, on reporte très souvent l'utilisation de sex toys et de films pornographiques.

A Salem, ville située à 340 km de Chennai, parler de sexe est très difficile. Cependant, le cyberdating est très courant. Une prostituée, Rohini témoigne : « je porte encore ma tenue traditionnelle et ne pratique pas la nuit. Je ne veux pas que ma fille se doute de quelque chose ». Elle explique que la majorité de ses clients lui demandent de retirer ses habits un à un avant de leur faire une fellation. « Leurs femmes refusent de leur en faire ».

L'homosexualité et la bisexualité ne sont que très peu acceptées. Cependant, l'enquête démontre que de nombreux hommes ont des relations bisexuelles. Certains hommes préfèrent payer des hommes pour pouvoir expérimenter la sodomie. Ramu M., un prostitué mentionne : « la plupart d'entre eux sont hétérosexuels, mais leur femmes ne veulent pas pratiquer la sodomie ». « J'imagine qu'ils voient un homme car pour eux, cela ne compte pas comme une infidélité ».

Cette enquête révèle donc souvent des paradoxes, entre certains propos très traditionnels et des pratiques libertines. Le sociologue Sanjay Srivastava explique : « logée entre un monde imaginaire qui brise les règles et des croyances et contraintes qui dictent la vie de tous les jours, la vie sexuelle dans les petites villes nous démontrent les complexités des changements sociaux et culturels ».

Une enquête dans une petite banlieue très traditionnelle de l'Uttar Pradesh met fin aux préjugés selon lesquels les petites villes sont des lieux de tabous et inhibitions. Ceci a changé, et au centre de ce changement se trouvent les femmes. Voici quelques exemples parlants : Kota est première en matière de fantasmes, Kolhapur consomme le plus de films pornographiques, Jamnagar pratique le plus la masturbation...

60% des femmes des petites villes contre 49% des femmes des grandes villes sont sur un pied d'égalité avec les hommes en matière de sexe. La sexualité en dehors du mariage n'est que très peu présente, mais le lit conjugal n'en demeure nullement un lieu chaste.

Les tenues changent aussi. A Govindpur, un nouveau centre commercial propose de nouveaux habits pour les femmes : « les foulards ne sont plus de rigueur et les jeans ne sont plus interdits ».

42% des femmes dans les petites villes contre 33% dans les grandes villes ont des rapports sexuels au moins deux à trois fois par semaine.

Néanmoins, une habitante de Govindpur mentionne, lorsqu'on lui annonce que 67% des femmes de sa ville affirme avoir trouvé le partenaire sexuel idéal. « Est-ce qu'elle savent ce que le partenaire idéal peut bien pouvoir être ? Pour la plupart des femmes, le sexe se résume à un rituel de cinq minutes une fois les lumières éteintes ». En effet, l'enquête démontre que les femmes des petites villes ont très peu de temps pour elles. 55% d'entre elles consacrent tout leur temps à leur famille.

Ces résultats parlant de révolution sexuelle correspondent-ils à la réalité ? Pourquoi les femmes des petites villes affirment-elles être moins heureuses que les femmes des villes, d'un point de vue social et émotionnel ? Il semblerait que le corps ait plus d'importance que le cœur dans ces petites villes, et qu'il devienne un moyen d'expression par défaut.

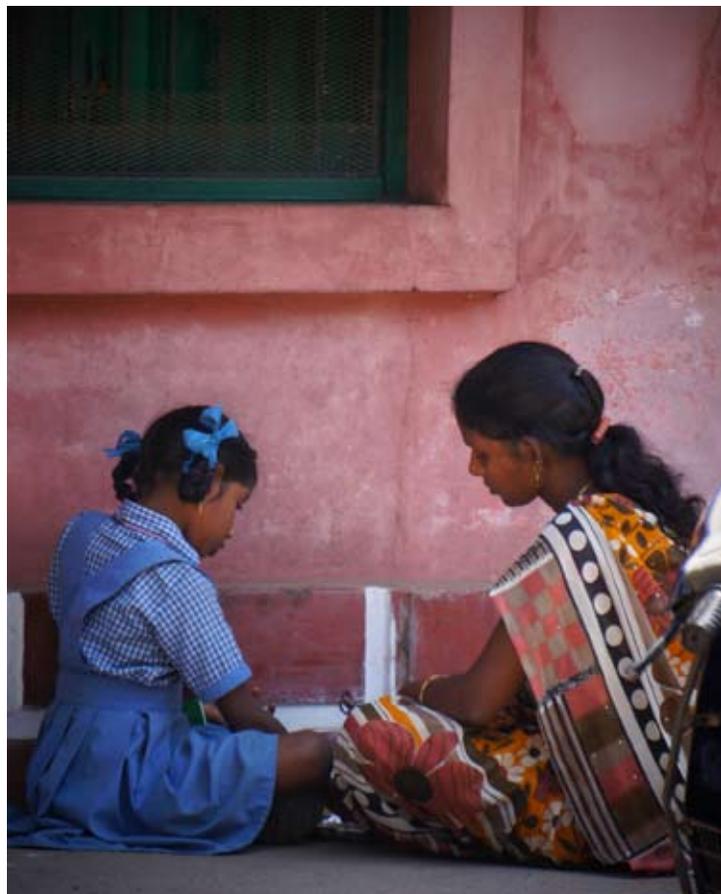
Education.

En Inde, les cours d'éducation sexuelle font partie du cursus scolaire, mais ces cours ne parlent que d'anatomie. Un professeur serait enclin de dire : « il faut toujours utiliser des préservatifs, mais il vaut mieux s'abstenir ! »

Etant donné que les tabous pèsent encore énormément, les jeunes apprennent et s'informent avec des films pornographiques téléchargés sur leur portable ou leur ordinateur, ce qui n'apprend rien sur le désir du sexe opposé. Ce qui n'est malheureusement pas transmis est que le sexe ne se résume pas à un acte uniquement : il s'agit aussi d'émotions, « d'émotions très complexes, logées sous le poids de la tradition, dans une culture répressive et dans une société de jugement » explique Madhuri Banerjee, auteure de *Losing My Virginity*.

Essayer d'avoir plusieurs relations afin de trouver le partenaire idéal n'est pas vraiment souhaité dans les villages. Cependant, les témoignages ne confirment pas toujours cette affirmation.

Un exemple est reporté de Kolhapur, lors d'un cours d'éducation sexuelle. Etant donné que les participants n'osent pas poser de questions par oral, ils les écrivent de manière anonyme sur des bouts de papier. Voici la première question reçue par le professeur :



une femme demande si elle risque de contracter le virus HIV car celle-ci a souvent des relations sexuelles avec deux hommes à la fois. Le journaliste Rahul Jayaram mentionne : « les indiens peuvent retirer leurs habits, mais n'abandonnent pas leurs traditions ». « Une scène de viol pourra être montrée au cinéma sans problème, alors qu'un baiser risque de choquer ».

Les tabous.

Il y a donc un écart énorme entre l'information médiatique que l'on peut obtenir sur le sexe et la séparation physique et culturelle des filles et les garçons. Par exemple, les films de Bollywood, avec des scènes où les hommes draguent et poursuivent les femmes, contribue à creuser cet écart : les nombreux cas d'harcèlement et de viols illustrent ces images véhiculées où la femme est perçue comme un objet sexuel.

Dans son article, Madhuri Banerjee s'offusque : « avec une population d'un milliard, on pense encore que le sexe est une mauvaise chose. L'enquête indique que la majorité des hommes et des femmes refusent l'idée d'aller voir un sexologue. Je pense que tous les couples ont en besoin à un moment où à un autre ».

A Kottayam, dans le Kerala, 41% des hommes pensent qu'avoir une aventure extra-conjugale est acceptable, pour autant que la femme ne soit pas au courant. Dans la même ville, un médecin travaillant à l'Institute of Sexual and Marital Health mentionne : « Il n'y a pas de signe de sexe extra-conjugal. Kottayam est encore

très conservatrice ». Cet exemple illustre le décalage entre la réalité et les tabous pesant sur elle. A Kottayam, 9% des personnes interrogées affirment utiliser des sex enhancers pendant leurs rapports sexuels.

Dans la petite ville de Ratlam, 14% des personnes interrogées tolèrent l'homosexualité, même si elle concerne l'époux ou l'épouse. Alors que les films pornographiques ont été interdits, il arrive que des jeunes de 13 ans voient des films pornographiques « hardcore », affirme un propriétaire d'un cyber café.

La région de Ratlam est très proche de la ceinture de l'opium. Le nombre de cas de relations homosexuelles y est très élevé. Un père de famille se vante d'avoir eu 150 amants et raconte ses escapades. Imtiaz Ali a réalisé un film portant sur cette région riche en opium et explique : « tout cela se déroule près de l'autoroute, où les prostituées sont alignés en attendant les clients ». Ratlam comporte le plus haut pourcentage de fantasmes sexuels vécus dans la réalité.

Préjugés sur les petites villes.

L'écrivaine Ira Raja mentionne « on pense que les femmes des villes sont plus émancipées que les femmes des petites villes... ce sont des stéréotypes de la femme indienne opprimée par les perceptions coloniales et la politique ».

Dans une critique du film *The Bandit Queen*, un critique, Pankaj Brutalia explique qu'une scène d'amour du film n'est pas crédible : « une femme de la campagne n'est pas encline à faire l'amour de cette manière là ».

Cependant 21% des femmes dans les petites villes ont eu des rendez-vous galants, contre 38% dans les grandes villes. De plus, il est intéressant de voir que l'écart se réduit pour les femmes non-mariées (22% et 30 %).

Les femmes.

Le majeur changement dans le cadre de ces enquêtes est que les femmes, à présent, expriment leurs désirs, plus que jamais auparavant. En 2005, il y avait déjà eu un changement conséquent : une femme sur quatre en ville affirmait avoir eu des relations sexuelles avant le mariage.

Cependant, les résultats démontrent également que de nombreuses femmes ne sont pas à l'écoute de leurs désirs, lorsqu'elles ne sont pas en mesure ou choisissent de ne pas répondre aux questions.

Sharla Bazliel mentionne dans son article *Bousculer le Silence* : « le désir des femmes n'est que trop peu exprimé dans la littérature et les films. La majorité des actrices de Bollywood n'ont encore que le maigre choix de jouer la femme asexuée ou alors la garce fourbe prête à tout ». « Il n'y a pas d'écrivaines en Inde ayant produit des œuvres telles que *Le Deuxième Sexe*, *Le Carnet d'Or*, etc... » Le féminisme meurt doucement dans le sous-continent. Le féminisme est la clé pour redonner aux femmes leur amour propre. Elles doivent être encouragées à parler plus fort pour être entendues.

Les hommes.

Il ne faut pas oublier que les hommes sont aussi prisonniers des conventions : il leur est plus facile d'épier une fille en cachette plutôt que de l'inviter à sortir.

Sous le poids des tabous, les hommes imitent leur père, en rapportant de l'argent au foyer et en obéissant à leurs femmes.

56% des hommes des petites villes n'ont jamais expérimenté le sexe oral, contre 44% des hommes des grandes villes.

Dans les petites villes, les contraceptifs ne sont que très peu utilisés. Les hommes ne désirent pas avoir plusieurs partenaires et ne peuvent pas dissocier émotions et sexe. Cependant, le voyeurisme se pratique énormément. Il est mis sur la même échelle que le porno, qui est considéré comme étant bon pour la santé ! Il est censé diminuer le stress et aider les hommes à rester fidèles.

38% des hommes des petites villes avouent avoir des fantasmes, contre 55% des hommes des grandes villes.

Lors de l'enquête de 2005, 66% des jeunes hommes célibataires interrogés confièrent qu'ils refuseraient d'épouser une femme déjà déflorée. Etonnement, en 2006, lors de la même enquête, ce pourcentage augmente à 74%. Parallèlement, en 2005, ils sont 83% à penser que le plaisir sexuel est égal pour la femme. Ce pourcentage tombe à 67% en 2006. Comment peut-on expliquer ce changement anachronique ?

Sanjay Srivastava mentionne dans son article : « Les jeunes hommes veulent des femmes indépendantes, mais ressentent aussi une profonde ambivalence au sujet de cette indépendance ».

En 2012 les hommes placent l'affection bien avant l'indépendance dans les qualités requises chez une femme.

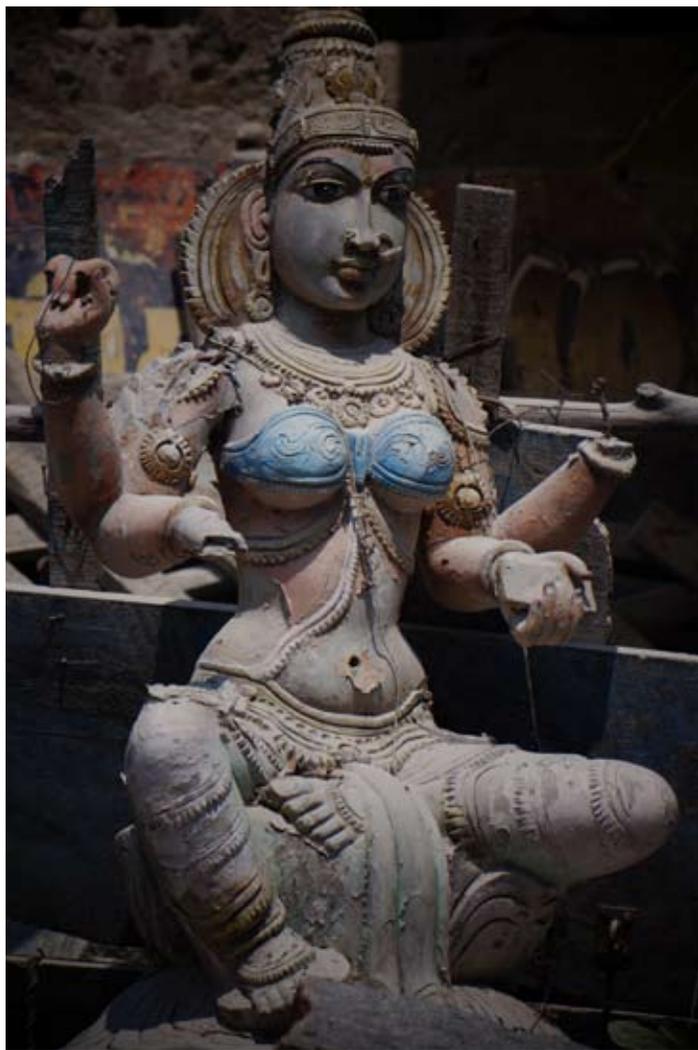
Alors que la société indienne change à toute vitesse, certains modes de pensée restent profondément ancrés, créant souvent des désirs conflictuels. La réalité freine les fantasmes.



Témoignages et propos.

Stopper l'insatisfaction et la violence, des deux côtés.

J'arrive en Inde sans réelle connaissance de la situation des femmes dans le pays. J'avais lu certains articles terribles sur les problèmes causés par le système de la dot, qui m'avaient choqué. Ces histoires étaient tellement violentes que ma mémoire avait décidé de les prendre pour exceptionnelles et très rares. J'aime l'idée d'arriver dans un pays sans grande connaissance de sa culture et être ainsi vierge de préjugés ou de filtres qui travestissent le regard.



La première réalité que j'ai beaucoup de peine à accepter, mais qui s'impose face à moi dans une banalité insolente, prend place lors d'un mariage. Je vois que dans la religion hindoue, les femmes ne sont pas considérées dans la prise de décisions. Lors des fiançailles, un ami m'explique que le frère du marié demande l'approbation du mariage au frère de la mariée. Je lui pose immédiatement une question très pragmatique : « Et s'il n'y a pas de frères mais des sœurs ? » Celui-ci me répond d'un air gêné par ma naïveté : « Euh non, dans ce cas, ce sont les pères ».

J'ai la chance de vivre une rencontre privilégiée avec une famille indienne, qui m'héberge pendant deux nuits. Lorsque j'arrive, la mère de famille (ou devrais-je dire la femme ?!) s'approche de moi : « J'aime ton nez, il est long, viens voir, c'est comme celui de mon mari ! » Elle m'emmène par le bras regarder dans une impudeur le nez de celui-ci. Elle n'arrête pas de rire. Je me demande si elle se moque de lui. Les présentations sont faites. Je ne le revois plus pendant mes deux jours passés avec eux. J'entends la télévision toute la journée, mais celui-ci ne sort de sa maison qu'une fois, crie quelque chose à sa fille, qui s'empresse de lui apporter une chaise. Je les vois travailler. Elles font tout : la cuisine, le ménage, elles portent l'eau, s'occupent de moi, n'arrêtent jamais de rire.

Je suis impressionnée par leur beauté, leur grâce et leur féminité exacerbée. Je me dis qu'elles doivent soulever des fantasmes. A côté d'elles, je me sens fruste et maladroit. Lors du premier repas, je m'aperçois qu'elles servent leurs maris avant moi, l'invitée. Je vois un paradoxe entre la moquerie du nez et tout le respect montré par le biais de formalités surfaites. Je pense que celles-ci servent à montrer aux hommes qu'ils sont importants, qu'on ne les oublie pas (car moi je les avais oubliés !).

Les hommes sont absents de la vie quotidienne et pratique de la famille mais ils prennent les décisions. Ils sont inutiles mais choisissent. Est-ce que ce pouvoir leur serait attribué en guise de compensation ?

Un ami rencontré sur place me parle constamment de sa mère. A chaque sujet de discussion que nous partageons, il me dit : « She's the best Mama in the world ! »

Je pense que son père est mort. Un jour, j'ose lui poser la question. Il me répond : « On ne communique pas. Je ne le vois pas beaucoup. Je lui parle uniquement quand il y a des décisions importantes à prendre ». Je me dis que ce manque de contact que les hommes ont avec leurs enfants doit générer des frustrations. Je me demande si d'un autre côté, les femmes leur donnent la chance de s'investir.

Ma première rencontre intime avec les femmes prend place au milieu d'étoffes colorées, de parfums enivrants. Celles-ci, pour me souhaiter la bienvenue, me transforment. En quelques minutes, je brille de mille couleurs. Mes cheveux sont parfaitement tressés, j'ai du *khol* dans les yeux. Mon regard est plus profond, la symétrie de mon visage est soulignée par un *bindi* dessiné. Lorsque je bouge, une musique légère et aigüe se fait entendre. Elle vient des *bangles* que je porte autour de mes poignets, qui, selon mon ami Sharkie, accompagnent et stimulent l'acte amoureux.

Mes paumes sont trop grosses et les *bangles* me blessent légèrement les mains. Ma différence m'est alors renvoyée en miroir de manière décuplée : les indiennes ont des mains plus fines que moi. Le sari m'empêche de marcher librement, mon corps est emprisonné. Je me frotte les yeux, faisant couler mon maquillage. La profondeur de mon regard se transforme en cernes accentués. Je me sens vulnérable. Je me rappelle lorsque pour la première fois

de ma vie, à l'enterrement de mon grand-père, j'avais dû porter le voile. Une impression de trahir mes ancêtres, grâce auxquelles je suis libre aujourd'hui.

Cette beauté que les femmes dégagent, cette perfection, ces ornements, ces parfums et cette musique me font soudainement penser aux dieux et déesses que je perçois dans les temples. Tout y est : les saris, les *bindi*, les bijoux. Les femmes sont parfaites, telles des déesses impassibles, au dessus de la bassesse primitive des hommes. Mais quelle position oppressante ! Placer la vertu des femmes comme valeur glorifiante contribue à générer insatisfaction et violence, des deux côtés.

Il est temps à présent de réaffirmer le désir des femmes. Il est temps de mettre fin à leur sacrifice. Il est temps de cultiver la non-perfection. Il est temps de se considérer autrement que par un système hiérarchique, plaçant les êtres au-dessus ou au-dessous des autres selon les critères. Il est temps de valoriser non pas la différence, mais les différences !

Alexandra CALAME

Femmes en Inde et en Allemagne : une comparaison

Il est toujours intéressant de lire sur les différences et les « on dit » sur les peuples et leur culture, mais le plus intéressant c'est d'avoir sa propre expérience.

C'est exactement mon cas; j'ai aujourd'hui 18 ans et depuis des années, je suis ouverte aux cultures autres que la mienne et c'est donc pour cela que j'ai décidé de quitter mon pays natal l'Allemagne pour l'Inde, pour y séjourner dans le cadre d'une année de volontariat, avant de commencer mes études universitaires.

Je suis donc en Inde depuis Août 2012 attachée à READ – Rights Education and Development Center“, une ONG dans l'état du Tamil Nadu qui se bat pour les droits de la communauté des Dalit (ex intouchables).

Habitant dans un petit village, je participe aux réunions de travail, aux séminaires et aux formations des femmes et enfants dalit, je rédige des rapports sur les problèmes du moment et les activités de Read. J'ai appris beaucoup depuis.

A la demande d'Indp, je me suis décidée à contribuer au numéro sur les femmes. Si je dois parler des femmes en Inde et en Allemagne, je ne pourrai pas le faire de manière générale mais en partant de mes propres expériences.

Pour commercer c'est impossible de généraliser et de parler des femmes en Inde ou en Allemagne. Leurs situations dépendent de leurs conditions de vie, de leurs lieux d'habitat (ville ou campagne), si elles sont de familles aisées ou pauvres ou encore si elles sont lettrées ou illettrées.

Par quel sujet donc commercer ? Par le plus fameux peut être, sur la manière dont on se marie et on fonde une famille.

Je savais que la majorité des mariages indiens étaient arrangés et juste après mon arrivée en Inde, j'ai été invitée à un mariage d'une

de mes voisines, j'étais toute excitée et j'attendais avec impatience le jour de la cérémonie. Ce fût très intéressant et en même temps cela m'a mis mal à l'aise car je me suis imaginée être la mariée. Je n'ai pu depuis effacer de ma mémoire, le visage triste de la mariée lors de la célébration au temple.

Je me suis aussi dit que la situation devait être la même pour les hommes.

Cela me désespérait d'imaginer que mes parents pourraient choisir un homme pour moi, fixer la date de mariage, sans que je puisse avoir la chance de connaître mon futur mari avant la date du mariage.

Comme je viens d'un pays où les mariages d'amour sont plus fréquents et les mariages arrangés plus rares, du coup je sentais ma liberté volée, tout comme ma décision personnelle et mon pouvoir de décision sur ma propre vie.

Pour moi, mes parents n'ont pas de droit de regard sur l'homme que je peux fréquenter et apprécier.

Ayant grandi dans une société individualiste, je préférerais plutôt m'enfuir que de laisser quelqu'un d'autre décider de ma vie à ma place. Et du coup, je pense à la différence des conceptions des femmes indiennes et allemandes.

Passons à des sujets plus spécifiques aux femmes. J'ai l'impression que les femmes en Inde ne veulent pas travailler en comparaison aux allemandes.

Elles souhaitent rester au foyer après leur mariage alors qu'elles avaient un emploi avant. Là aussi il est question de conception. En effet comment se définit-on ? Qu'est ce qui est important dans la vie au quotidien ? Je ne dis pas qu'un emploi ne va pas de pair avec la vie d'une femme en zone rurale. J'en connais beaucoup qui travaillent autant que leurs maris ou qui reprennent un emploi dès que les enfants sont grands, mais j'en connais aussi beaucoup qui ne travaillent pas du tout.

Je me dis que c'est ce « non emploi » qui a fait que les femmes sont plus proches entre elles en zone rurale. Elles peuvent passer



ainsi plus de temps ensemble en s'entraînant et former dans les villages une communauté solide.

Je ne ressens pas cette impression auprès des femmes rurales en Allemagne du fait que la plupart d'entre elles travaillent à plein temps.

Il y a un autre incident qui me fait penser aux projets futurs des jeunes filles et des femmes. J'en ai discuté avec une jeune fille de 17 ans lors d'une formation de « READ » pour les filles de son âge qui travaillaient dans les entreprises textiles. Elle me disait qu'elle n'avait pas de plans pour son futur tout en sachant qu'elle allait épouser un jeune employé lui aussi en qualité de superviser dans son atelier textile.

Je ne pouvais pas comprendre son attitude. J'ai eu l'impression quelle démissionnait en laissant les autres décider de sa vie.

En Allemagne, c'est plutôt le contraire, du fait de l'embarras du choix face à tant de possibilités qui se présentent à nous. On est submergée par la peur de laisser passer des occasions ou encore de faire un mauvais choix et de ce fait, passer à côté des grosses chances de notre vie.

En Inde elles ne doivent pas trop éprouver ce sentiment.

Pour ce qui de l'égalité entre hommes et femmes, j'ai l'impression qu'en ce qui concerne les filles issues des jeunes générations, qu'elles ont les mêmes chances d'accéder à une éducation supérieure que les jeunes garçons.

Mais je ne sais ce qui se passe au sein même des familles, je n'ai pas trop d'information.

Sinon j'ai l'impression de voir plus d'hommes sur les motos dans la rue, dans les restaurants et les cafés en Inde et je me dis que les femmes sont peu présentes dans les lieux publics.

Ce doit être la même chose en Allemagne mais je ne l'avais pas encore bien remarqué.

Pour être honnête cette observation ne m'était jamais venue en Allemagne. Je vérifierai en rentrant.

Et pour finir je voudrais partager une expérience sur les habits et les codes de conduites les concernant.

Dans mon pays les femmes peuvent se vêtir comme elles veulent et montrer ce qu'elles souhaitent de leur corps, porter des tenues diverses sans s'attirer des insultes ou des commentaires des passants de la rue. Il y a des codes non écrits à suivre sur la manière de s'habiller quand on se rend en réunions et selon les occasions : pantalon et tee shirt ou short et tee shirt, le respect à l'égard des femmes varie en fonction des hommes ou des femmes.

En Inde, je trouve que c'est totalement différent et que le respect d'une femme est très lié à ce qu'elle montre de son corps.

Sans porter de jugement ; je trouve qu'en Allemagne on a plus de liberté pour nous exprimer à travers nos habits et j'ai pour ma part goûté à cette liberté en me promenant comme je voulais dans les villages allemands. Je porte de longues robes « des nightys » comme on les nomme ici, pour n'avoir pas à utiliser mes pyjamas trop courts pour l'Inde !!!

En conclusion je dirais que les différences entre les femmes de ces deux pays sont importantes pour certaines et minimales pour d'autres.

J'ai l'impression que les deux sociétés évoluent et que les différences vont se réduire au cours des prochaines générations.

MIRIAM

Femmes entre libertés et traditions, des sociétés à deux vitesses ?

Concernant la place de la femme dans la société indienne, j'ai beaucoup entendu et vu qu'elle était parmi les plus difficiles au monde. En effet, j'ai entendu parler des enterrements de jeunes filles à la naissance, des « dowry deaths », les femmes tuées parce que leur dot est insuffisante pour un mariage ainsi que des mariages d'enfants. J'ai même vu plusieurs textes où l'on parle de « malédiction » pour une femme de naître en Inde. Je me suis donc préparé psychologiquement à voir des choses assez difficiles surtout concernant les rapports de genre.

Tout ceci a fait que lorsque je suis arrivée en Inde et que j'ai vu une femme conduire un scooter cela m'a directement étonnée ! Ceci peut paraître normal pour des occidentaux mais pas à moi qui suis d'une double culture, une culture où les filles ne sont pas



enterrées ou tuées et où pourtant les femmes ne conduisent pas de scooter seules ou seront très mal vues (du moins au nord du Maroc). Je me suis demandé comment peut-on être aussi intransigeant pour certaines choses et pas pour d'autres. Comment peut-on laisser les femmes conduire un scooter et à côté les tuer ? Les violer ? Les humilier ? Quelles traditions paradoxales ! J'ai donc tenté d'observer le comportement des hommes avec les femmes, et encore une fois je fus surprise, les sexes se mélangent, discutent d'égal à égal. Alors qu'avant mon arrivée, pour moi la parole de la femme en Inde n'était que très rarement prise en compte. J'ai vu que les femmes s'habillent assez librement même si en Sari principalement... mais on voit quelques formes, des bras, et même une partie du ventre. Quoique concernant l'habillement je me suis dit que peut-être le traditionnel passait avant ces questions de genre. Depuis toujours ces hommes ont vu ces femmes en sari, donc peut-être que cela est devenu normal que l'on voit une partie de leurs ventres.

Tout ceci me parut donc incohérent, même si conduire un scooter ce n'est pas grand chose en soi, cela en dit par contre beaucoup sur ce qui me paraît être un vrai paradoxe. Ce n'est pas l'image de l'Inde que l'on voit de l'extérieur, ni celle qu'on nous raconte et je dois avouer que ceci m'a troublée. En trois semaines je n'ai vu qu'un seul exemple d'infériorité de la femme dans un village Dalit où les femmes se sont tuées lorsque le chef de village est arrivé, simple impression ou réelle contradiction ? Une chose que j'ai lu plus tard m'a permis un peu d'expliquer ce paradoxe, cela disait qu'en Inde du Sud, les femmes avaient plus de liberté qu'au Nord de l'Inde. Dans ce cas tout ce que l'on peut lire ou entendre sur le traitement des femmes ne serait valable qu'au nord ? Il est vrai que la chose est comparable à ce qui se passe au Maroc : le nord reste assez traditionaliste par rapport au centre du pays (Casablanca, Rabat) ou les femmes sont très libérées. J'envisage donc un voyage au nord de l'Inde pour pouvoir faire la comparaison.

Sanae KARMASS

Franco-marocaine et jeune diplômée en Master analyse de crise et action humanitaire. A effectué un voyage dans le sud de l'Inde fin 2012, dans le cadre d'un projet de solidarité international au sein de sa jeune association « En route contre l'exclusion » et en partenariat avec INDP.

Femmes et (r)évolution culturelle

- Es-tu mariée ? me demande Devi

Cette question, j'ai du l'entendre des dizaines de fois... Une des premières même, dans la bouche des femmes. Avant même de connaître l'objet de ma venue, elles voulaient savoir si on m'avait passé la corde au cou !

- Es-tu mariée Anna ?
- Ohh non !!! (comme si j'étais soulagée d'échapper à une corvée)
- Mais... Quel âge as-tu ?
- 26 ans

C'est là que je vis mon premier moment de solitude. A travers ses yeux ronds et son air ébahi, je comprends qu'il y a un souci chez moi : j'ai 26 ans et je ne suis toujours pas mariée...

- Je ne suis pas mariée, mais j'ai un copain,

Pensant sauver l'honneur en l'informant qu'un homme voulait tout de même de moi, je sens que je m'enfoncé...

- Tu as un petit copain, mais sans être mariée???

Je m'enfoncé de plus en plus...

- Oui, nous ne sommes pas mariés mais nous vivons ensemble, dans une maison.

- Et tes parents t'autorisent à vivre avec lui ?

- Bien sûr. C'est très courant chez moi, un couple non marié qui vit ensemble, ça ne choque personne (Personne, sauf elle !!!)

- Mais pourquoi ?

Apparaît la difficulté d'expliquer ce qui est pour moi une « évidence », un fait devenu banal dans ma société... Banal, mais néanmoins difficile à expliquer. Aussi difficile qu'expliquer à un gosse pourquoi le ciel est bleu, pourquoi le soleil brille, pourquoi l'eau mouille.

- Ben c'est comme ça chez nous

Explication plutôt mince, j'avoue... Je vois Devi qui comprend de moins en moins... Je tente de m'engager dans une explication plus sociologique pour l'éclairer.

- Tu sais en France et dans d'autres pays européens, il y a encore moins d'un siècle, les femmes n'avaient pratiquement aucune liberté. Elles devaient être de bonnes épouses, écouter leur mari, élever leurs enfants et rester à la maison. Elles n'avaient pas le droit de voter, ni de retirer de l'argent sur un compte bancaire. Mais dans les années 60, il y a eu de grands mouvements sociaux notamment en faveur de l'émancipation des femmes. C'est à partir de cette époque que les femmes ont acquis plus de libertés, et en quelques décennies, tout a été très vite.

- Et avec ton petit copain, tu dois faire l'amour combien de fois par semaine ?

Je reste sans voix. Je suis interpellée, non pas par le caractère intime de la question, mais par sa formulation. JE DOIS ? Je ne dois rien du tout moi !



Ma sexualité, (et la sexualité en général) je ne l'ai jamais envisagé comme une contrainte, mais bien comme un plaisir partagé, spontané, et CONSENTI par les personnes concernées. On ne m'a jamais forcé à rien, et certainement pas de baiser !

- Ben, je ne « dois » pas faire l'amour X fois par semaine, je n'ai aucune obligation. Je fais l'amour quand j'en ai envie !
- Et si ton copain veut faire l'amour et toi pas ?
- Et bien, on ne fait rien, ou alors il fait l'amour tout seul !
- Et il n'est pas fâché contre toi ?
- Bien sûr que non,
- Mais alors, comment savoir quand il faut faire l'amour ?
- Il n'y a ni de moment idéal, ni obligatoire. Pour moi c'est instinctif, irréflecti, chimique, comme une pulsion. Oui mais qui fait le premier pas alors, et que faut-il faire pour commencer ?
- Ça peut commencer par une caresse, un baiser langoureux, des préliminaires en fait. Mais ça peut être aussi suite à une discussion, un échange de regard. Si j'ai envie de faire l'amour, je peux par exemple aller vers mon petit copain et le lui faire comprendre par des caresses, des baisers....
- Moi quand je me marierai, je pense que c'est mon mari qui décidera quand on devra faire l'amour, et même si je ne veux pas, je pense que je devrai le faire, car je serai sa femme. Et il faudra faire des enfants.

Un fossé nous sépare. Dans ses propos, ce que moi je perçois comme un viol, représente pour elle un devoir conjugal. Je conçois tout à fait que les mœurs, les coutumes peuvent varier d'une « culture » à l'autre, et je n'ai pas du tout la prétention de penser et affirmer que mon style de vie vaut mieux qu'un autre. Cependant, je ne peux m'empêcher de déclarer face à ces propos saisissants :

- Pour moi, si tu ne veux pas faire l'amour, rien ni personne ne peut te l'empêcher, pas même ton mari,

Je me souviens de ce moment, au milieu de notre conversation sur le rôle de la Femme dans un couple :

- Et toi Devi, qu'est-ce qui te rendrait heureuse dans la vie ?
- Je rêve d'entrer à l'université, de devenir avocate, je défendrai les dalits, les femmes, les pauvres.

Ses paroles font écho chez moi : comment peut-elle à la fois se dévouer corps et âme à un époux en même temps poursuivre des études et devenir un symbole de féminisme alors qu'elle envisage de devenir « l'esclave sexuel » de son futur époux ??? Contradictoire, non ?

Aussi contradictoire pour moi que la voir s'acheter un produit censé blanchir la peau car (pour reprendre ses propos) « les indiens n'aiment pas les gens qui ont la peau foncée comme elle ».

Cette démarche me surprend d'autant plus qu'elle semble très pieuse. Je ne suis certainement pas experte en la matière mais lorsqu'on est croyant (et pratiquant), un de nos leitmotiv n'est-il pas de penser que Dieu nous a fait tel que l'on est, à son image, et que nous devons en être fier ?

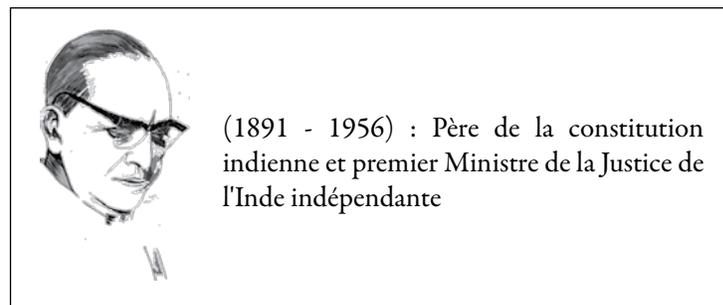
Autrement dit, je ne comprends pas comment Devi peut d'un côté prier plusieurs fois par jour, en vénérant Ambedkar : et de l'autre, dépenser ses roupies dans des produits cancérigènes censés éclaircir la peau...*

Je ne l'ai fréquenté que quelques semaines, et je n'aurai probablement jamais plus l'occasion de poursuivre avec elle nos débats, mais je sens chez elle une difficulté à trouver son identité de « Femme », comme si elle naviguait, perdue entre les « deux mondes »....

**B.R. Ambedkar*

Anais OSTRE.

En Inde en Février 2012, échanges suite à un travail de terrain de 5 semaines sur le rôle des ONG dans les impacts négatifs des interventions post-tsunami de 2004.



(1891 - 1956) : Père de la constitution indienne et premier Ministre de la Justice de l'Inde indépendante

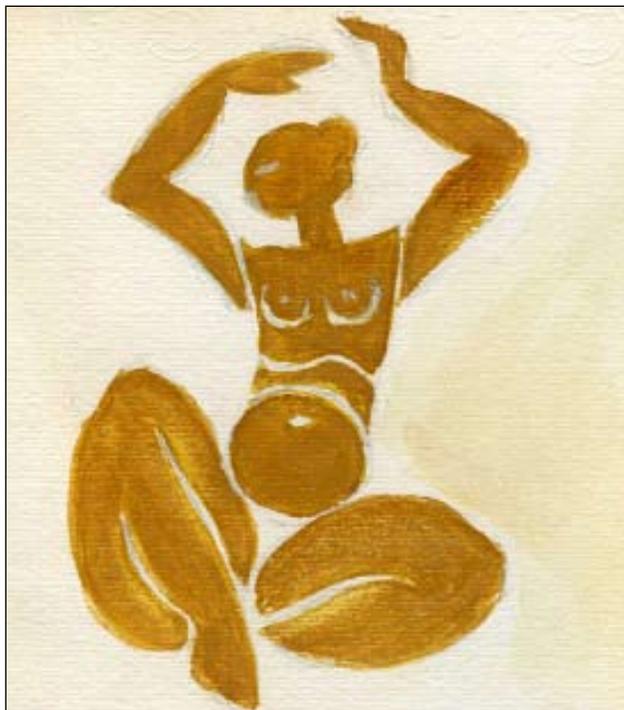
Quelle vie de femme au pays des droits de l'homme ?

En France, les chiffres de ministère des droits de la femme sont à peine croyables :

« En deux ans, plus de 500.000 femmes adultes se déclarent victimes de violences physiques ou sexuelles au sein du ménage. Une femme sur sept se sent en insécurité dans son quartier. Tous les trois jours, une femme meurt sous les coups de son conjoint. On recense au moins 75 000 cas de viols en France chaque année, 198 000 sont victimes de tentatives de viol.

10 % d'entre elles portent plainte, c'est 1 femme sur 10 qui a été





violée ou le sera au cours de sa vie. Seulement 2% des accusés sont condamnés !

Ici tout ne va pas aussi bien qu'il n'y paraît.

Les discriminations n'ont surtout pas disparues : les femmes gagnent en moyenne 25% de moins que les hommes. Quand les femmes accèdent par leurs études et leurs diplômes aux mêmes qualifications que les hommes, elles n'occupent pas les mêmes emplois dans l'entreprise.

Les femmes travaillent plus que les hommes, c'est ce que montre l'étude de la différence de temps de travail entre les femmes et les hommes. Les femmes peuvent voter, être élues, diriger des formations politiques devenir ministre ou secrétaire générale d'un syndicat. Pour autant la vie politique française est très souvent à l'image de son parlement, la proportion des femmes y est ridiculement basse.

Il est bien difficile aux femmes de se faire leur place à égalité des hommes dans un pays comme la France. Les discriminations à l'encontre des femmes perdurent et en temps de difficultés économiques, elles se renforcent : la précarité, le chômage, le temps partiel non voulu, touchent prioritairement les femmes comme le montrent si bien les statistiques.

Les droits de l'homme, n'ont pas été synonymes d'émancipation pour les femmes. Bien au contraire, la France a connu de grands retards dans la mise en œuvre de la contraception, de l'avortement, mais aussi dans la mise en œuvre des droits civiques et politiques, les femmes en France ne votent que depuis 1944 !

De nombreuses raisons peuvent expliquer de tels décalages mais

la religion et l'éducation en expliquent une très grande partie.

Il y a dans notre mode d'éducation de sérieuses lacunes, y compris dans notre système éducatif. Un exemple à la rentrée scolaire 2010, 45,2% des élèves de terminale scientifique étaient des filles contre 78% en terminale littéraire. La supériorité masculine en mathématiques n'est en aucun cas fondée, elle est plutôt corrélée à la projection des rôles sociaux entre hommes et femmes.

L'éducation dans son ensemble mériterait que nous nous tournions vers ces femmes, telles Olympe de Gouges ou Simone de Beauvoir (mais il en existe tant d'autres...) qui dans leurs écrits nous ont montré la voie de l'émancipation.

Marie Lou BENOÎT

Olympe de Gouges (1748-1793)

- « L'a femme naît et demeure égale à l'homme en droits »

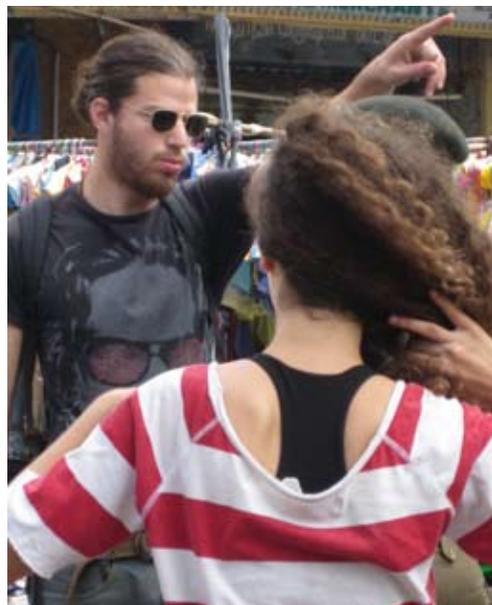
Simone de Beauvoir (1908-1986)

- « Personne n'est plus arrogant envers les femmes, plus agressif ou méprisant, qu'un homme inquiet pour sa virilité. »
- « Le couple heureux qui se reconnaît dans l'amour défie l'universel et le temps ; il se suffit, il réalise l'absolu. »
- « On ne naît pas femme : on le devient. »

Les violeurs au Royaume-Uni sont libérés facilement.

Même si le système judiciaire indien demeure inefficace pour combattre le viol, une étude montre qu'il n'est pas plus efficace au Royaume Uni. Celle-ci a été publiée par *The Sunday Telegraph* et démontre que de nombreux violeurs sont libérés avec avertissement après un procès, ou avec des peines de substitution ou des peines probatoires, ce qui correspond à une additionnelle « gifle sur le visage de la victime ». Les activistes du Royaume-Uni dénoncent les peines trop indulgentes imposées par la justice contre ces criminels.

Hasan Suroor dans le *The Hindu*, le 7 janvier 2013.



CULTURE

« TOUCHÉ PAR LES INTOUCHABLES ».

Elles sont cinq jeunes femmes toutes membres de l'association « En route contre l'exclusion » qu'elles ont fondée.

INDP édite dans sa Collection Interculture, leurs écrits à la suite de leur premier voyage en Inde intitulé « Touché par les intouchables »

ABJ

Extrait.

« ... Il y a 1001 façons d'être radical, mais toutes ont en commun une lucidité vis-à-vis du monde qui nous entoure et une réelle volonté d'en finir avec les compromis que nous faisons au quotidien avec le système. Il ne s'agit pas de se laisser submerger par la colère, mais plutôt de la canaliser pour la transformer en quelque chose de plus fort, sortir du rang et se radicaliser contre l'ordre établi, ébranler les conventions. A chacun ensuite de trouver sa manière d'exprimer son radicalisme... »



Pour plus d'information sur « En route contre l'exclusion »
gene_kelly@hotmail.fr

Crédit Photos

INDP, Augustin Brutus Jaykumar, Roubha Saint Paul

Crédit Peintures

Françoise Delacourt Lacaf

« POUNIDHA : LES COURS S'ARRÊTENT LÀ ».

Pounidha, 13 ans, fille de « travailleurs liés », traités en esclave, dalit et de ce fait contrainte à habiter dans une hutte sommaire au milieu des terres du propriétaire terrien de caste Koundar de ses parents. Elle doit traverser les champs pour se rendre à l'école publique. Il lui arrive de prendre du retard pour y arriver et de subir la punition du maître d'école qui l'oblige à rester à genoux.

Le crépuscule arrive, Pounidha n'est toujours pas rentrée. Ses parents inquiets, cherchent chez leurs voisins au village, la nuit s'installe, un nouveau jour se met à poindre, les recherches vont enfin aboutir à midi par la découverte de Pounidha violée et tuée, Son corps gît dans le champ voisin d'un autre propriétaire terrien Koundar, qui est aussi Président du Conseil du village (panchayat) ; nous sommes en 2008.

La police refuse aux parents de la victime, la demande d'ouverture d'une enquête. Les mouvements populaires dalit locaux, à l'exclusion de tout autre, s'en mêlent et manifestent pour appuyer la demande de la famille de la victime.

Les Koundars y compris celui qui emploie les parents de Pounidha ne témoignant aucune compassion à l'égard de leurs propres employés, manifestent à leur tour pour s'offusquer de la demande d'enquête sur l'un des leurs.

Un an après le coupable est arrêté ; c'est le fils du propriétaire du champ voisin dans lequel a été retrouvé le corps de Pounidha. Ce dernier surveillait les allers et les venues de Pounidha et avait assouvi son désir en plein jour, quand Pounidha en retard craignant la punition du maître avait décidé de rebrousser chemin et de se faire porter plutôt absente !

Libéré sous caution, il fait appel en s'opposant à son arrestation. L'affaire n'a pas été encore jugée à ce jour.

R. Karuppusamy, Directeur de l'ong READ couche par écrit en langue tamoule cet incident pour en garder une trace, pour dénoncer cette situation d'un poids deux mesures en le comparant à celui de Delhi qui a mobilisé une aussi grande solidarité des personnes de toutes les classes, castes et des composants de la société civile. Mais aussi pour inciter les citoyens à plus de solidarité et de justice sociale en direction de ceux qui sont chaque jour forcés de rester dans les échelons inférieurs et les rôles dictés par les puissants.

La sortie du livre se fera le 14 Mars 2013, lors de la célébration de la journée mondiale des femmes et dans le cadre d'une formation pour les femmes dispensée par READ, en collaboration avec l'UNICEF. La première copie sera remise aux parents de la victime.



ABJ